

PQ1806

1870

NOTICE SUR LA VIE

JEAN DE LA FONTAINE

NÉ A CHATEAU-THIERRY EN 1624, MORT A PARIS EN 1695.

Les grandes pensées viennent du cœur, a dit Vauvenargues. — Non; mais les pensées touchantes. Les grandes pensées viennent de l'âme; les pensées brillantes, de l'imagination; les pensées justes et profondes, de la raison. — Vaine et subtile distinction! L'homme peut-il ainsi se décomposer? Ame, cœur, imagination, raison, tout cela ne désigne-t-il pas, par d'incohérentes paroles, une même cause qui se manifeste diversement? Comment séparer en nous le sentiment et les idées, la volonté et la réflexion? N'est-ce pas toujours ce même principe de la vie et de l'intelligence différemment modifié? Devons-nous assigner à sa spirituelle essence des places matérielles dans les diverses parties de notre corps? L'attacherons-nous à tel ou tel viscère? L'emprisonnerons-nous dans tel ou tel organe? — Oui. Puisque nous sommes condamnés à ignorer toujours sa nature, pouvons-nous en parler autrement que par ses effets? Pouvons-nous faire que nos expressions ne se ressentent de l'obscurité des notions qui nous les suggèrent; et n'y a-t-il pas nécessité d'assortir notre langage à la grossièreté de nos conceptions? Admettons ces distinctions, puisque sans elles nous ne pourrions nous faire comprendre. Séparons les penchants des talents, le caractère des facultés. Faisons deux parts: celle de l'homme, et celle de l'écrivain. Presque toujours elles existent séparées chez les plus grands génies. Leurs puissances intellectuelles ne connaissent point d'entraves; elles



NOTICE SUR LA VIE

DE

JEAN DE LA FONTAINE,

NÉ A CHATEAU-THIERRY EN 1624, MORT A PARIS EN 1695.

agissent en eux, abstraction faite de l'individu. Mais il est aussi des génies d'un autre ordre. Ceux-ci sont tellement dominés par leurs penchants, que d'eux seuls ils peuvent recevoir des inspirations. Leur cerveau n'obéit qu'aux agitations du cœur, et aux impressions de l'âme; leurs productions n'en sont que les expressions fidèles et obligées. Veulent-ils se soustraire à ce qu'elles leur imposent, leur talent disparaît; ils ne sont rien, quand ils ne sont pas eux tout entiers. Pour que le naturel domine à ce point l'intelligence, il faut qu'il soit fortement modelé, et qu'il ne puisse s'arrêter sur aucune idée sans la marquer aussitôt de son empreinte originale. Les grands écrivains de cette trempe sont rares, et ils ont un charme particulier; un attrait puissant nous attache à la lecture de leurs écrits. Nous les y cherchons toujours; nous les y retrouvons sans cesse. Ce n'est plus une lecture, c'est un entretien animé, où ce qu'on devine frappe plus que ce qu'on exprime; c'est un commerce intime auquel on se plaît d'autant plus qu'il est ancien et habituel. Cette investigation de l'homme par ses ouvrages nous plaît, parce qu'elle nous initie à cette mystérieuse étude du cœur humain, la plus intéressante de toutes pour notre bonheur et celui de nos semblables, la plus féconde en résultats utiles. Aussi tout nous ramène vers ces auteurs, jusqu'aux imperfections et aux défauts de leur nature; car c'est souvent à ces imperfections, et à ces défauts même, qu'ils doivent une partie de

leur renommée, et les vives sympathies qu'ils excitent.

Tant de pages en prose éloquentes, tant de beaux vers qui nous retracent si énergiquement les vices de nos sociétés, tant de pensées morales exprimées d'une manière si sublime, de si belles peintures de la vertu, de l'amour et de l'amitié, témoignent dans Rousseau et dans Byron une forte conviction, une sensibilité profonde, et un esprit fait pour planer dans les régions élevées. Mais si le farouche orgueil et la sauvage misanthropie de ces deux hommes, si leurs actions et leurs inclinations, si peu d'accord avec leurs écrits, nous font éprouver un sentiment pénible, pourtant ce sont ces contrastes mêmes qui nous attachent à la lecture de leurs ouvrages, parce que ce sont eux qui nous font assister à ces tempêtes intérieures, auxquelles ont été en proie ceux qui les ont tracés; parce que ce sont eux qui nous révèlent ainsi les causes de leur génie et de leurs malheurs.

La Fontaine n'appartient pas à la même classe que ces deux écrivains, quoique avec plus d'abandon encore il ait épanché son âme dans ses ouvrages; mais cette âme était d'une nature moins forte, moins exceptionnelle; plus propre à sympathiser avec celle des autres. Âme douce, naïve, sincère, qui se manifeste à nous de la manière la plus aimable, parce qu'on s'aperçoit toujours qu'elle est aimante. Jamais la Fontaine ne s'occupe de lui que pour nous-mêmes; son imagination nous frappe sans effort, sa raison nous persuade sans contrainte; il nous attendrit quelquefois, nous réjouit souvent, nous console toujours. Comme moraliste,

il cherche nos besoins au fond de notre cœur, et se présente à nous comme un ami qui nous conseille, et non comme un maître qui nous régente.

Aussi, tout naturellement, nous excusons ses faiblesses, et nous chérissons ses vertus. Quand on l'attaque, nous nous surprenons à le défendre comme s'il nous appartenait, comme s'il était de notre famille. Andrieux, ce charmant conteur, cet appréciateur si plein de goût des productions littéraires, était connu par le vif attachement qu'il avait pour tous les siens,

par sa tendre vénération pour la mémoire de son père; cependant un jour, quelqu'un, en sa présence, se mit à blâmer (peut-être justement) certaines actions de la Fontaine, et quelques-uns de ses vers; Andrieux, dans son impatience, laissa échapper ces paroles, qui réduisirent l'interlocuteur au silence: « Ah! si vous le voulez, dites du mal de mon père; mais, de grâce, ne dénigrez pas la Fontaine. »

Quand il faut juger les productions souvent négligées de ce poète, les critiques les plus inflexibles semblent avoir perdu l'habitude du blâme, et ne pouvant plus trouver d'expressions que pour l'éloge. Voltaire seul fait exception; mais s'il a cherché à rabaisser un talent dont il appréciait mieux qu'un autre tout le mérite, c'est que la réputation si populaire du fabuliste importunait cet homme jaloux de toutes les gloires littéraires, parce qu'il se sentait les moyens de pouvoir les ambitionner toutes. La preuve de cette assertion se trouve dans un jugement peu connu; et en quelque sorte confidentiel, contenu dans une de ses lettres à Vauvenargues. Celui-ci avait cru entrer dans sa pensée, et le flatter peut-être, en disant que la Fontaine n'était poète que par instinct. « Comme poète, répond Voltaire, son instinct était divin; et si l'on s'est servi de ce mot à son sujet, il signifiait génie! »

Nous n'aurons donc rien à dire sur les ouvrages de la Fontaine. Ceux auxquels il doit la plus pure portion de sa renommée sont si souvent relus, qu'il est inutile de s'en occuper; mais il n'en est pas de même des faits qui concernent sa personne, ou qui peignent son caractère. Malgré le soin que nous avons pris de les établir avec exactitude, ils sont plus ou moins altérés ou défigurés dans les notices qu'on a publiées sur cet homme célèbre; et il convient de les resserrer dans un petit nombre de pages, et de les exposer dans leur vrai jour.

LA FONTAINE naquit dans une famille bourgeoise, mais ancienne, de Château-Thierry. La maison qu'il occupait dans cette ville existe, telle qu'elle se trouvait de son temps; et c'est

¹ Voltaire, *Lettres inédites*, t. LXIII, p. 80 des *Œuvres*, édition de Renouard. — Lettre à Vauvenargues, en date du 17 janvier 1743

encore une des plus élégantes. En face est une colline où l'herbe croît, et la chèvre broute, au milieu de quelques débris d'édifices épars. Là était aussi intact, il y a peu d'années, le magnifique château des ducs de Bouillon. Nos révolutions ont passé; elles ont laissé debout la maison du poète, et ont fait disparaître le château.

Après des études assez négligées, faites dans sa province, la Fontaine entra au séminaire, chez les oratoriens. A cette époque de mœurs assez relâchées, peu de jeunes gens s'adonnaient à la dévotion, mais peu aussi étaient incrédules. Un sentiment qui semblait inné, résultat de l'éducation et des premières impressions reçues dans l'enfance, faisait considérer la religion comme un lien sacré, contre lequel on pouvait bien se débattre, mais qu'il fallait se garder de rompre. Faire son salut était considéré par tout le monde comme l'affaire sérieuse et principale de la vie; mais, par cette raison-là même, beaucoup différaient le moment de s'en occuper, et arrivaient ainsi au terme de leur existence.

On sait que les deux dernières années de la Fontaine se sont écoulées dans les exercices de la piété la plus exaltée; mais dans les faits que nous connaissons de sa jeunesse, rien ne nous donne lieu de croire qu'il ait pu alors avoir de telles pensées. Tout au rebours, nous savons qu'il aimait les plaisirs, et surtout les femmes, et que ses scrupules ne le gênaient pas pour arriver à la satisfaction de ses desirs.

Sa retraite au séminaire, où il resta un an et demi, est donc dans sa vie un fait singulier que ses biographes n'ont su comment expliquer: cette explication se trouve dans les usages de cette époque. Cette retraite prouve que dès lors la Fontaine voulait s'adonner à la culture des lettres. Pour que le parti qu'il embrassait pût lui procurer un état, pour qu'il y pût faire sa fortune, il fallait, comme beaucoup de gens de lettres de ce temps, qu'il se fit tonsurer et qu'il devînt abbé, ce qui le rendait apte à posséder des bénéfices, sans que pour cela il fût obligé d'entrer dans les ordres, ou de faire le sacrifice de ses goûts mondains: mais pour devenir abbé il fallait savoir un peu de théologie, et cette étude ennuyait la Fontaine; il n'y pouvait réussir, c'est lui-même qui nous l'apprend.

Dans une lettre à sa femme, au sujet d'une Madeleine du Titien, grosse et grasse, dont il se reproche (et bien à juste titre) d'avoir parlé peu dévotement, il dit: « Aussi n'est-ce pas mon fait que de raisonner sur des matières spirituelles; j'y ai eu mauvaise grâce toute ma vie. »

La Fontaine quitta donc le séminaire; mais son frère, qu'il y avait attiré, y resta, devint un excellent prêtre, et par la suite lui céda tout son bien pour une modique rente viagère.

Dès que la Fontaine fut rentré dans le monde, il ne s'occupa plus que d'intrigues amoureuses, de littérature, de spectacle; en vain son père voulut l'employer dans la poursuite d'un procès important qu'il avait alors, rien ne put vaincre son indolence, ses distractions, son vif penchant pour les plaisirs. Pourtant son caractère doux et docile, la bonté de son cœur, son humeur joviale, son imagination riante, son esprit fin, naïf, original, le faisaient chérir et rechercher. Son père, homme instruit, vit sans répugnance qu'il se passionnait pour la culture des lettres, et il encouragea les premiers essais de sa muse.

On a dit que la Fontaine n'avait pris du goût pour les vers qu'à l'âge de vingt-six ans, et que le secret de son génie lui fut tout à coup révélé par la lecture d'une ode de Malherbe. Rien n'est plus faux que cette assertion. Il est probable, d'après ce qui a été raconté à ce sujet par les premiers biographes de notre poète, qu'en effet la lecture de cette ode de Malherbe, qu'il ne connaissait pas, fit naître son vif enthousiasme pour le même genre de composition, et que c'est à cela que nous devons deux ou trois pièces où l'on trouve quelques strophes qui ne sont pas indignes du modèle qu'il avait choisi; mais il est certain que, bien avant cette époque, il avait déjà composé de petits vers dans le genre de ceux de Marot et de Voiture. Le conte de *Sœur Jeanne* fut imprimé, sans nom d'auteur, dans un de ces recueils de *poésies galantes* qui pullulaient alors, et dont la publication est antérieure à l'époque assignée à la lecture de l'ode de Malherbe en présence de la Fontaine. Nous avons d'ailleurs, de ce que nous avançons ici, une preuve certaine qui nous est fournie par la Fontaine lui-même. Il avait eu le malheur de prendre dans quelques actes notariés le titre

d'écuyer, qui supposait un premier degré de noblesse. Des poursuites dirigées contre lui, en son absence, le firent condamner, par défaut, à une forte amende. Pour en obtenir la remise il écrivit au duc de Bouillon, son protecteur, une épître en vers, dans laquelle il dit :

Que me sert-il de vivre innocemment,
D'être sans faste et cultiver les muses ?
Hélas ! qu'un jour elles seront confuses
Quand on viendra leur dire en soupirant :
Ce nourrisson que vous chérissiez tant,
Moins pour ses vers que pour ses mœurs faciles,
Qui préférerait à la pompe des villes
Vos autres cois, vos chants simples et doux,
Qui dès l'enfance a vécu parmi vous,
Est succombé sous une injuste peine.

Ainsi la Fontaine a aimé à faire des vers dès sa plus tendre jeunesse ; et ce goût, il l'a conservé jusque dans la vieillesse la plus avancée. C'est en vers que, dans le printemps de sa vie, il adressait des épîtres et des déclarations d'amour à ses maîtresses ; c'est en vers que, dans ses derniers jours, il demandait pardon à Dieu de sa vie passée.

Pour assurer son sort et réformer sa conduite, le père de la Fontaine lui transmit sa charge de maître des eaux et forêts, et lui fit épouser une très-jeune femme qui n'était ni sans agrément ni sans esprit, et choisie dans une des familles les plus honorables de la province.

L'incorrigible nature de notre poète trompa encore, cette fois, les calculs de la tendresse paternelle. La charge dont la Fontaine était pourvu lui imposait des devoirs peu nombreux ; il ne put s'y assujettir, et il la vendit : sa femme ne sut pas s'accommoder à son humeur, ou le contraignait dans ses goûts ; il cessa de vivre avec elle.

Pour bien faire connaître la Fontaine, ses torts, sa conduite, son caractère, nous avons besoin de parler de sa femme. Son portrait, peint par Mignard, est sous nos yeux. Elle avait un visage allongé, de grands yeux, un grand nez, de grands traits assez réguliers, mais peu agréables. L'expression de sa physionomie favorisait assez l'opinion de ceux qui ont voulu la reconnaître dans la peinture que la Fontaine a tracée de la sévère madame Honesta ; mais il n'en est rien. Nous savons au contraire,

par les reproches que lui adresse son mari, qu'elle aimait à lire des romans, à jaser longtemps avec ses connaissances, et qu'elle ne s'occupait pas des soins du ménage. Ses goûts frivoles et sa coquetterie ont donné occasion à Furetière de faire suspecter la pureté de ses mœurs, et de dépeindre la Fontaine fort indifférent sur ce point. Mais alors Furetière avait pris en haine le fabuliste, autrefois son ami, parce qu'il s'était rangé du côté des académiciens, ses confrères, dans la fameuse affaire du Dictionnaire. Tallemant des Réaux, cet anecdotier du scandale, parle aussi des deux époux dans le même sens que Furetière ; mais tous ceux qui ont été à portée de recueillir les bruits publics, et les traditions de Château-Thierry, où madame la Fontaine, qui a survécu longtemps à son mari, a toujours demeuré, rendent justice à sa vertu, quoique tous ne lui soient pas favorables sous d'autres rapports. Tallemant des Réaux ne nomme personne qu'on lui ait donné pour amant, tandis qu'il nous fait connaître les belles auxquelles on attribuait les infidélités de la Fontaine, et de quelle manière il fut surpris, par sa femme, en tête-à-tête avec une abbesse ; celle-là même à laquelle il adressa depuis cette jolie épître dont madame de Sévigné fut si charmée. D'ailleurs la Fontaine avoue sans détour ses torts à ce sujet, et ne laisse nulle part soupçonner que sa femme en ait eu aucun. Dans le conte des *Aveux indiscrets*, il dit, avec ce ton sévère du moraliste qu'on est un peu surpris de trouver là :

Le nœud d'hymen doit être respecté,
Veut de la foi, veut de l'honnêteté.

Puis il prévoit cependant le cas où l'on ne serait pas assez honnête pour cela. Alors il conseille de tenir, du moins, la chose bien secrète,

De ne point faire aux regards banqueroute.

Et il ajoute :

Je donne ici de beaux conseils, sans doute ;
Les ai-je pris pour moi-même ? hélas ! non.

Cet aveu prouve-t-il que cet homme si bon, si doux, et si facile, dont la servante disait :
Que Dieu n'aurait jamais le courage de le dam-

ner, » était incapable, pour la compagne de sa vie, d'un attachement vrai et durable, et que tous les torts qui le forcèrent à s'en séparer vinssent de lui ? — Nous ne le pensons pas ; et nos présomptions à cet égard sont fondées sur sa constance en amitié, sur sa vive reconnaissance pour les soins et les attentions dont il fut l'objet, et enfin sur le vers remarquable par lequel il termine la peinture du bonheur de l'état conjugal, dans *Phlémon et Baucis* :

Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah ! si... Mais autre part j'ai porté mes présents.

Il y a un sentiment profond de regret dans ce dernier vers de la Fontaine. — Est-il un acte d'accusation contre sa femme, ou contre lui-même ? Ni l'un, ni l'autre. — Marie Héricart n'avait que seize ans lorsqu'elle épousa la Fontaine : lui en avait vingt-six ; mais il était bien incapable d'avoir assez d'empire sur lui-même pour pouvoir conduire une femme qui, par son âge, et plus encore peut-être par son caractère, avait besoin d'un guide. Tous deux subirent donc les inconvénients qui accompagnent les unions prématurées et mal assorties ; mais s'ils prirent enfin la résolution de se séparer, ce fut sans rupture ouverte, sans bruit et sans scandale, sans mauvais procédés. Ils se voyaient sans aversion, lorsque la nécessité de leurs affaires l'exigeait ; et la confiance qu'ils avaient l'un envers l'autre, sous ce rapport, ne fut point altérée par leur séparation ¹.

Avant cette séparation, et dans les premiers temps de leur mariage, ils avaient eu un fils, de qui est provenue cette postérité dont nous avons vu s'éteindre les deux derniers rejetons en 1824 et en 1827. Pendant le règne sanglant de la terreur, le nom seul de la Fontaine sauva de l'échafaud son arrière-petite-fille, la comtesse de Marson ; et, dans ces derniers temps, il a suffi à l'historien du fabuliste de dresser la généalogie de sa famille, pour obtenir en faveur de son arrière-petit-fils, sur le trésor de l'État, des bienfaits supérieurs à ceux dont ses

¹ Nous avons vu une procuration générale en brevet, donnée par la Fontaine à sa femme Marie Héricart, par-devant Grégoire, notaire à la Ferté-Milon, datée du 19 août 1686, portant les signatures des deux époux.

deux sœurs jouissaient depuis longtemps ; ainsi le peuple et les rois se montrèrent toujours favorables envers les descendants du seul poète, peut-être, dont les productions sont également goûtées et des rois et du peuple.

Après sa sortie du séminaire, la Fontaine se mit à lire avec délices les auteurs profanes, Marot, Rabelais, Boccace, l'Arioste, la reine de Navarre, et les vieux romans. Mais ses plus fortes inclinations étaient pour les anciens. Il les admirait avec excès, et ne croyait pas qu'en aucun genre on pût aller au delà. Pintrel, son parent, qui depuis traduisit les épîtres de Sénèque, et de Maucroix, traducteur de Platon et de Cicéron, partageaient ses goûts, et, plus avancés que lui dans l'étude de l'antiquité, l'encourageaient et le guidaient. Nous retrouvons le nom de la Fontaine, à l'époque de sa plus grande célébrité, réuni à celui de ses deux amis, sur les titres de quelques volumes publiés par eux, parce que, pour en faciliter le débit, il y a inséré quelques-unes de ses productions.

Un des auteurs anciens qui charmaient le plus la Fontaine était Térence. Sa lecture accrût le goût qu'il avait pour le théâtre. Il entreprit d'imiter la pièce du poète latin qu'il admirait le plus, *l'Eunuque*. Voulant s'attacher à son auteur, et pourtant s'en écarter, il écrivit une comédie ancienne sous des formes modernes : traduction trop peu conforme au texte, imitation trop servile. Pourtant il la fit imprimer, et ce médiocre ouvrage fut son début littéraire. Il ne faut pas s'étonner si on n'y trouve pas une étincelle de ce talent poétique qui brillait déjà dans les petits contes et les vers de circonstance qu'il avait composés, et qui furent imprimés depuis. La Fontaine faisait peu de cas de ceux-ci, car les anciens n'en offraient point de modèle. *L'Eunuque*, au contraire, était calqué sur l'antique : c'était son ouvrage le plus considérable, le plus régulier, le seul qui lui parût digne d'être offert au public.

A cette époque, d'ailleurs, Molière parcourait les provinces, où il faisait représenter deux de ses pièces ; mais il n'était point encore connu : rien de lui n'avait été imprimé. Quand peu de temps après la Fontaine vit quelques-unes des comédies de Molière, il s'aperçut qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. Molière fut son homme,